

Centre GUILLAUMET

Equipe WILLIAME

Volontaire LACHENAL

NOTES ET SOUVENIRS DU RAID CHAMONIX – MONT – BLANC

Dans les 16 pages suivantes, le volontaire LACHENAL donne, jour par jour, ses notes et souvenirs du Raid CHAMONIX – MONT – BLANC effectué du 9 au 20 mai 1942.

Le document, rédigé aux Allues, est daté du 16 juin 1942.

Solitaire Lachenal
Contre Guillaumet
Equipe Willemé



Ses allées ce 10 juin 1942.

NOTES et SOUVENIRS du Raid (HAMONIX-MONT-BLANC)



Ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous eûmes ce soir-là la lecture du rapport. Habierre et moi de l'équipe y étions désignés pour le raid du Mont-Blanc. Or nos sentiments contradictoires, notre joie, notre inquiétude, dépasserait les cadres de ce rapport. De nos tribulations dans les bureaux et magasins du matériel d'où nous sortîmes pliant sous un foit de tricot et chaussettes de laine, tubes de fart et crampons à glace, je ne parlerais que pour mémoire.

car l'intérêt n'est pas là. Et j'essaierai d'en être dans le sujet. Nous voici donc au départ.

Samedi 9 mai 1942. Epistrophe légère. Sous la direction du chef Turcas, la petite caravane dimane. La montée au Villard se fait allègrement. Les sacs bien que lourds, nous sont encore légers. La forme est excellente. Le temps est beau. Au Villard la descente commence sur Montiers. Un petit chemin creux, très raide, est dédié d'ailleurs s'apparentant davantage au pas de course qu'à la paisible allure du montagnard classique. Nous nous regroupons sur la route nationale et c'est au pas, en rang par trois, que nous entrons à Montiers, chantant, j'ose même le chanter de "Jeunesse et Montagne".



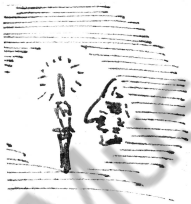
Le temps de reprendre les skis à la gare - le camion du ciment les avait descendus - et nous voici à la caserne des garde-mobiles. Les skis sont empagités et laissés à la gare.

À la caserne nous installons le campement puis, libres, jusqu'au dîner, nous sortons. Juste le temps d'admirer cette bonne ville de Montiers, toujours semblable à elle-même. Cependant, la comparaison avec Les Allues n'est pas à l'avantage de la "grande ville". À sept heures et demie nous nous retrouvons devant un plantureux repas. Soupe, patates, frites. Impossible de passer nous silence la densité du plat de patates. Au point de vue rapidement, le raid s'annonce bon.

Rien de notoire, à signaler pour cette fin de journée que vient couronner un sommeil réparateur.

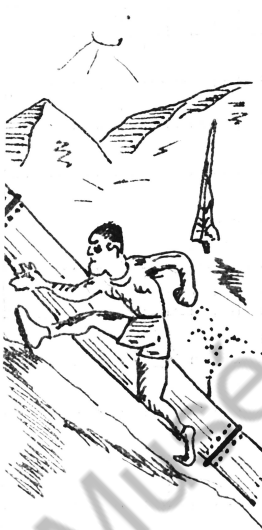
Dimanche 10 mai 1942. À cinq heures, réveil sans fanfare. Faute de courant si d'ampoule, je ne sais plus très bien, c'est dans une complète obscurité que nous nous habillons.

Rassemblez à l'atome, les divers ustensiles et vêtements reprennent leur place dans le sac. Nous sortons. Il ne fait



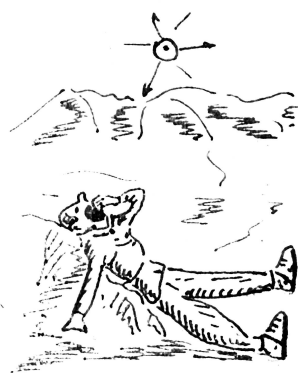
pas très chaud ce qui vaut mieux car l'air frais aide de nous réveiller. Nous voici à la gare. Arrivée du train. Coup de sifflet ^{de départ.} Le voyage n'est pas long, et une heure ne s'est pas écoulée que nous débarquons sur le quai de la gare de La Bathie. L'horloge de la gare marque 6 h, 45.

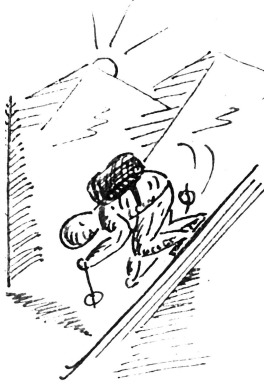
Le sac sur le dos, chargé cette fois des skis nous marchons vers le village qui se trouve à quelques centaines de mètres. Il ne fait toujours pas très chaud. Les chefs Paradis et Turcas, invités chez les parents de l'auteur de Chandon, sont y boire de la bière, il n'y a plus de café, accompagnés des volontaires Gignot et Sage. Laissons à notre frère, qui, depuis le départ de Montiers, n'a cessé de croquer, nous cherchons un café où nous installer pour la satisfaire. Recherche couronnée de succès, mais après dix minutes de marche, les trois cafés de La Bathie étant fermés, c'est à Aubine que nous devons aller. Là, une vieille femme fort aimable, nous sert un jus noir qui, d'innocent sacchariné, est déclaré fort bon, chocolat et pain. Cela va beaucoup mieux et c'est l'estomac satisfait que nous bouclons nos sacs. Le chef Piondi règle l'addition, déclarant avoir l'intention de se faire rembourser par le Centre. A huit heures environ, heure approximative, car je n'ai pas de montre, nous partons par un chemin, le long d'une conduite forcée, donc fort rapide. Les skis sont sur le sac, mais l'ensemble est toujours léger et nous montons allégrement. A "Beistant", halte chez un paysan. Sur notre demande est apporté un phaneron de lait dont l'énormité nous surprend. Sans nous effrayer d'ailleurs nous nous employons activement à le vider. La montée se poursuit à travers champs. Des vaches qui y viennent l'été doivent y acquiescer une



IV

remarquable tenue de route car la pente est raide. La neige apparaît, coïncidant avec une pente atténuée. Enfin, arrivée au col, Il est environ 12 heures et demie. Assis sur une plaque herbeuse nous débarrassons un précieux casse-croute. Chocolat, fromage, riz, composent ce repas. A noter également une saucisse d'une longueur exceptionnelle, d'environ vingt-cinq centimètres par tête. La digestion s'accomplit fort bien, allongée au soleil. Bricolant l'avis du médecin qui en limite la durée à deux heures trente, elle ne dure qu'une demi-heure jusqu'à une heure et demie. Nous chargeons les skis en vue de la descente. Descente qui s'accomplit dans une neige presque bonne. Une "canubette" où nous "stalonons" entre rocs et branches coupées nous mène par au-dessus du Planay. La descente, faite de neige se poursuit à pieds. Des drapeaux flottant joyeusement sur le village, indiquent des Equipes de J.H. Juste de près, ce ne sont que toits couverts de volontaires aux bouges ou rougisants, dont les regards nous examinent curieusement. La descente, skis sur le sac, se poursuit sur Arèches. Nous rencontrons quelques volontaires de J.H. en cours de route. A Arèches nous nous précipitons à l'avant d'un café. Le tenancier nous apaise par deux grenadines chacun qui nous rafraîchissent. A l'addition, cinq francs la grenadine, achetés de nous refroidir. La descente s'accomplit sur Beaufort par la Grand route. Route goudronnée, Retour à la civilisation. Les progrès de celle-ci s'affirment encore au Centre même : Les skis et couvertures vont à Belleville avec un mulet sous la direction paternelle de





Galland, blessé au pied. Le reste de la caravane, sacs allégés repart à pied par le raccourci des "Lupillots". Nous rencontrons en chemin le chef de groupe de Perthuis invité en "Haute-Savoie". Trois volontaires l'accompagnent portant son encombrant bagage. Plus loin le chemin devient presque plat. Marche à flanc dans la forêt. Haute-luce est en vue sur l'autre versant où un petit port nous amène bientôt. Encore une demi-heure, nous arrivons à Belleville. Il est 17 heures. Notre hébergement est prévu dans une équipe déterminée. Nous la trouvons après quelques recherches. Nous y mangeons. Puis afin d'y coucher nous rejoignons un autre chalet dénommé "château" fort connu des participants au raid du Better de cet hiver.

Le temps, toujours fort beau, se rafraîchit. A 21 heures bientôt tout le monde dort du sommeil du juste.

Dimanche 11 mai 1942. Lever à sept heures. Un succulent café au lait accompagné de pain et chocolat nous remet en forme. Départ rapide vers le col du Joly. Devant rester à la trémo il s'arrête fréquemment pour une cause déterminée, un bon conseil, n'abusez pas du lait frais. Finalement les chefs Roudi et Turcas l'attendent tandis que nous poursuivons sous la direction du chef Neplaz. Chemin sinueux puis alpages. Des plaques de neige apparaissent. Voici le sommet. La montée a duré une heure et demie. Il est dix heures. Le temps de se couvrir et de chauffer les skis et c'est la descente, peu rapide d'ailleurs, car la neige est mouillée. Slalom à travers les broussailles puis entre les plaques d'herbe. Nous retrouvons la ferme où les premiers arrivés attendent le reste de la caravane. Les skis remontent sur le sac. Pres à fort pente



nous mènent aux Contamines où nous arrivons à midi. Il pleut légèrement et nous rejoignons aussitôt nos logements. Boudard et Bungal, autochtones, ont fort bien préparé le couchage. Le repas est fort copieux : carottes, purée, saucisse, dattes, chocolat. Après avoir déjeuné un paquet est fait des stis que nous mettons au car de St Genais. Correspondance dans l'après-midi. Un nouveau plantureux repas le soir. Puis sommeil. Légère modification au programme. Afin de garder nos forces intactes pour l'assaut final nous descendrons, décision des instructeurs, prendre le train au Fayet.

Mardi 12 mai 1942. Le réveil lent et progressif, aboutit au petit déjeuner qui nous ramène tous à l'hôtel sur le coup de huit heures. Nous retournons ensuite à nos logements respectifs étant répartis par groupes de cinq ou six dans les divers hôtels de l'endroit. Là nous préparons nos sacs pour le départ. Rassemblée dix heures heurt nous partons, une heure après, ayant absorbé un copieux repas. Boute nationale. L'instructeur Néplaz mène la marche vers St Genais. En marchant il égrene ses souvenirs de guerre qu'il fit dans cette vallée de Montjoie où nous nous trouvons. Puis la conversation roule sur les pistes du Better visible au loin sur la gauche. Nous surplombons le Fayet. La petite locomotive arrive à toute vapeur. De même, nous mettons nous à fuir de peur d'être en retard. Au Fayet nous trouvons le chef et Madame Riss qui paraissent surpris de notre présence. Le chef Michaud se trouve également dans le train. Celui-ci bonde de gens cosmopolites à mines étrangères, les clients habituels de Chamorix, dont la guerre et ses suites ont



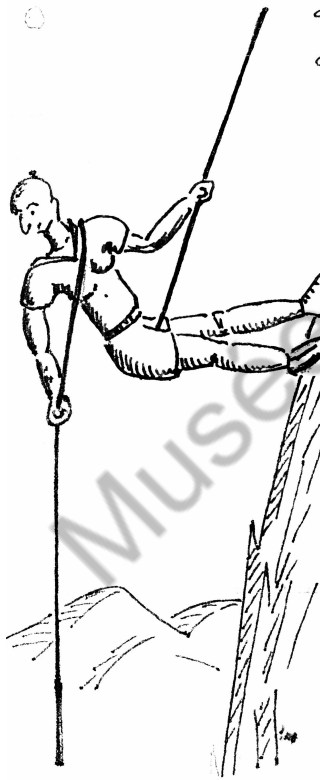
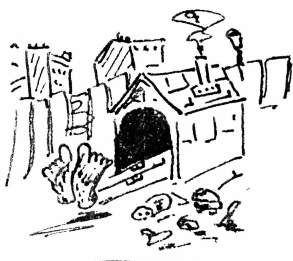
limites le nombre, mais ne subsistent pas moins. A 13 heures 2 minutes à lieu le départ. Les Houches On aperçoit les Aiguilles de Chamonix et le mur des Epines. Nous voici aux Bossons où nous trouvons les chefs Simon et Pizgi ainsi que deux volontaires cuisiniers.

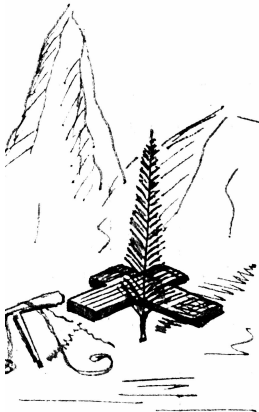
Il est 13 heures 54... nous partons à pieds.

Un quart d'heure plus tard nous nous rehaussons dans un petit chalet assez mal installé où nous coucherons sur la paille. En attendant nous absorbons de la soupe après quoi tous s'évadent les uns à la fabrique de piolets, d'autres dans la nature. Les mineurs sont à Chamonix pour diverses commissions. Le soir, retour au chalet. Souper et après un petit tour d'hiver coucher sans histoire.

Mardi 13 mai 1942. Nous allons à Chamonix. Notre arrivée au pas et en chantant fait une forte impression à la population..... et aux officiers Italiens qui, nombreux, hantent les parages. Notre présence ne laisse pas de les surprendre. Après une visite à Monsieur Sanglard, dont nous dévalisons le magasin afin d'y découvrir des crampons retour aux Bossons. Après-midi c'est d'escalade au rocher des "Gaillands". Presque tous montent... et redescendent en rappel assurés par le chef Néplaz. La visite-ciote attendue par la pluie se termine et nous rentrons au chalet mouillés. La permission est donnée d'aller à Chamonix et rares sont ceux qui n'en profitent pas. Nous restons pour souper. Soirée et coucher sans intérêt.

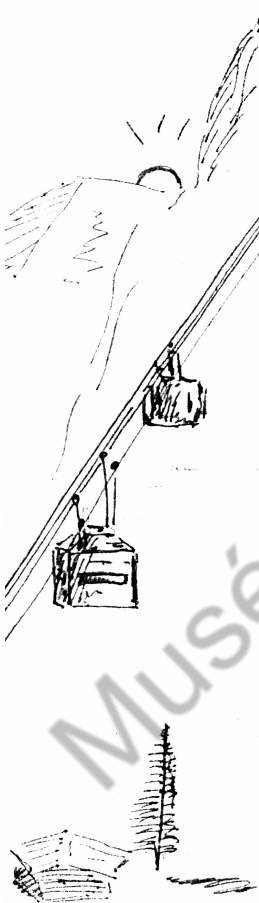
Jeudi 14 mai 1942. La permission est donnée d'aller à Chamonix nous nous y retrouvons tous. Les chefs





moniteurs retrouvent des amis parmi les guides de Chamonix et c'est sur la place de grandes discussions sur divers sujets essentiellement montagneux. Après-midi je vais avec Habicnie au l'ancien cimetière de Chamonix voir les tombes de tous les grands "cracks" morts en montagne Les Whymper, les Couttet, les Moxendorff. et cela nous fait une certaine impression de voir tant de noms célèbres couchés ainsi côte à côte dans la même enceinte. Restée aux Bossons par le train. Après le repas nous allons couper du bois pour le feu de l'autre côté de l'Arve, puis nous rentrons nous coucher.

Vendredi 15 mai 1942. Voici enfin le grand jour. Malgré le temps apparemment mauvais le reveil s'annonce par le chef Simon à 8 heures. Nous prenons la direction du "Téli" de l'Aiguille du midi. Nos sacs sont lourds. Praticalement et deux buches chacune. A la Coopérative des Bossons nous achetons du pain puis nous repartons vers le téléphérique. La première benne est occupée presque entièrement par les ouvriers pour le col. Seules restent libres six places que six d'entre nous occupent aussitôt. Nous arrivons au sommet à neuf heures un quart, là nous attendons la seconde benne. Le froid est assez vif. Le temps de coller les peaux, de redresser les sacs et de "toucher" chacun 10 dattes et nous voici, skis sur l'épaule en train de grimper la moraine qui s'élève au dessus du "Téli". Un quart d'heure après la neige est sous nos pas et nous chaînons les skis. La neige est lourde, mais nous suivons la trace de Fernand Tournier, montée le matin même avec grands huskies pour nous y accueillir. Une heure et demie



de marche. Des crevasses commencent. Nous voici à la jonction
de soleil perue et l'on aperçoit le sommet convoité.

Chacun évalue le temps de montée, le chef Turcas bat
de loin tous les pronostics avec quatre heures. Les peaux
sensibles s'endurcissent de même. Les yeux se cachent



derrière les lunettes. La montée reprend parmi crevasses
et séracs. Enfin, voici le refuge des grands Mulets. Une
rampe rocheuse nous en sépare, quelques escaliers et
barres de fer nous permettent d'y arriver assez facilement.
En deux minutes cela est fait. Un repas froid composé
de chocolat, fromage, dattes, confiture est fort apprécié.
On parle déjà du départ car nous devons aller au sommet
aujourd'hui même. Galland restera pour faire la cuisine
car son pied le fait toujours souffrir. Il faut cette fois
faire la trace et la satisfaction pour le premier de fouler un
sol vierge se paie de nombreux efforts. Nous traversons vers
la droite, aux pieds de l'aiguille du gaillard. La neige est
profonde, la pente rapide, nécessitant de nombreux lacets,
le soleil tape. Malgré tout cela tout marchait bien.

Après une pente assez forte coupée d'énormes crevasses, celles
qui il faut quelquefois passer à l'aide d'échelles.

nous arrivons au petit plateau. Ensuite la pente s'accroît
encore pour devenir franchement raide. On aperçoit bientôt
en haut et à ~~gauche~~^{droite} le Refuge Vallot, jorjane scintillant
sur son socle rocheux. Nous nous arrêtons pour nous
désalterer à l'eau des gourdes. Nous abandonnons une
gourde aux intentions du chef Riis qui monte avec courage
sement. A notre droite se profile le Neve du gaillard,
à gauche le mont Mandit et le mont Blanc du Tacul.
On voit très nettement sur la gauche l'ancien itinéraire de





Jacques Balmat. Nous continuons par une grande combe vers la droite qui aboutit au Col du Nène. Une crevasse, juste au dessous du col nous oblige à un détour sur la droite ce qui retarde bien notre horaire d'une demi-heure. Après le col nous abaissons une pente de neige soufflée qui devient de plus en plus glacée, si glacée que les peaux ne mordent plus. Diverses tentatives de montées sont faites par les divers membres de la caravane. Enfin, qui a pied, qui a crampons, tous se retrouvent à l'abîme. Certains entrent dans le refuge et ce sera leur mort. Arrêt d'un quart d'heure des cordes "d'assaut" se forment. Pour ma part j'en trouve attachée au chef Simon et à Bonnard. Départ. La neige légèrement glacée est excellente pour les crampons, cependant la marche est très lente à cause du froid, du vent et de l'altitude. Certains ont mal à la tête.

La Petite Bosse puis la grande Bosse sont dépassées. Après les rochers de la Tourrette voici l'arête sommitale qui s'effile de plus en plus. Le chef Nepley est devant. Bientôt l'arête s'arrondit de nouveau et c'est le sommet.






Il est déjà tard. Partout une magnifique mer de neiges
d'où n'émergent que le Cervin et le grand Paradis. On
entrevoit à la faveur d'un repli des neiges la vallée d'Aoste.
Le chef Rondi prend une photo, puis une fois les néophytes
baptisés (baptisés quant-milieu) par le chef Simon qui
officie neige en main, c'est la descente.
Descente très rapide, trop rapide pour qu'il en reste rien
qui marque. A Vallot, une fois l'écorchée, chacun
rassemble son matériel et redescend vers le col du
Rône. Là, nous changeons nos skis. Le chef Lohendy
qui ouvre la marche avec sa virtuosité habituelle
part le premier. Chef Neplaz est serre-file.
Bontemps au départ la neige devient rapidement splendide.
Des crevasses se passent sans accident. Des pentes très raides
alternent avec d'autres qui le sont moins. La descente
se poursuit. Le soleil se couche, magnifique apothé-
ose rouge. Il est huit heures et c'est seulement à
neuf heures que nous retrouvons le refuge des "Grands
Mulets". Un plantureux repas préparé par Galland nous
attend puis nous allons nous coucher. D'anciens
moyennant un supplément de 10 francs bénéficient
de lits et de lit avec draps. Un essai pour
essayer de dormir 2 dans le même lit ramène assez vite
l'un des deux sur le bas flanc sans drap.




Mais avec ou sans drap, tous m'en dormant pas moins avec la même conviction.

Samedi 16 mai 1942.



Se réveille à bien à huit heures. Le temps menace et aussitôt après le déjeuner il faut descendre. Quelques flocons de neige tombent ça et là. Tandis que j'aide le tenancier du refuge à nettoyer celui-ci. partent déjà les autres membres de la caravane. Chef Schendy en tête chef Simon et chef Nepty en serre-file. Le chalet vite mis en état. Fernand Tournier et moi devolons la barre rocheuse et à ski nous entreprenons la descente. Fernand Tournier connaît très bien les passages pour y avoir passé des centaines de fois, la neige est assez bonne et c'est une belle descente. Certaines crevasses se passent en diapage latéral. J'apprends que Lenoir a laissé un de ses bâtons tombés dans une crevasse. Il peut le récupérer dans quelques centaines d'années au fond du glacier des Bossons.



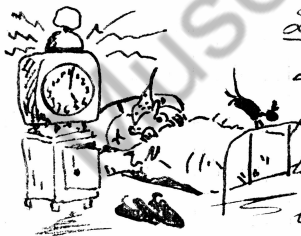
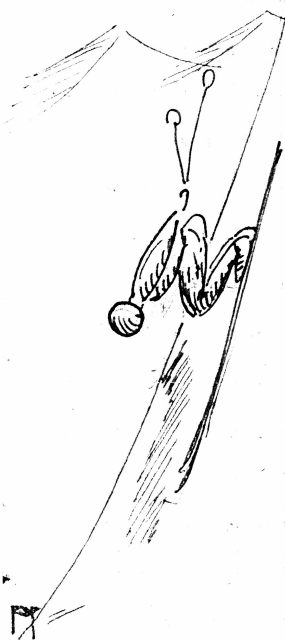
Puis c'est la montée à pied, en traversée, vers l'aiguille du midi. Sous les conseils de chef Simon nous avons réchauffés car la neige est gelée et la pente forte. La muraille est franchie et c'est la descente de la piste glaciers-Para. Les plus faibles chantent à la gare du "Télé" les autres portent du haut. Au dessus de la Para faute de neige nous réchauffons. Descendons à pied jusqu'à la Para et là nous attendons les retardataires. Nous mettons à profit cette attente en terminant le vin que reculent encore les goudes des monteurs. Puis, skis sur le sac nous prenons le sentier en lacets qui descend aux Bossons. Nous voici au chalet où nous dinons. L'après-midi est libre, nous en profitons pour

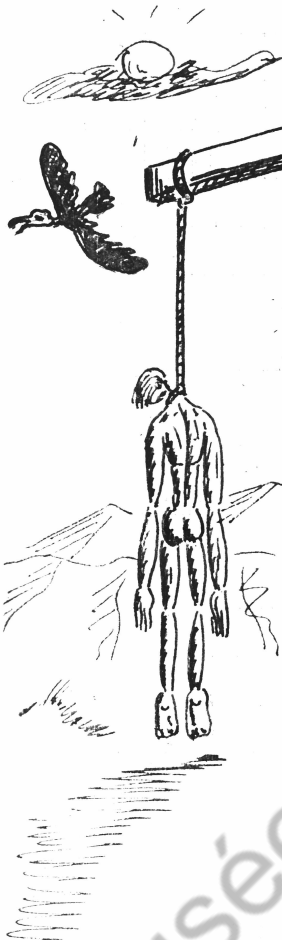
XIII

pour faire une toilette un peu plus approfondie que les jours précédents. Ensuite certains vont à Chamonix. Les autres se plongent dans un sommeil réparateur.

Dimanche 14 mai 1942. Nous nous levons à huit heures. Régis ramène les crampons afin de les rendre chez Sanglard. Le petit déjeuner est suivi comme chaque repas. J'aiilleurs de peluches abondantes. Puis la grande majorité des chefs et volontaires prend le chemin de Chamonix où nous nous retrouvons à la messe. Après celle-ci les éternelles discussions entre guide et monteurs se retrouvant sur place, reprennent leur ardeur. Nous reuthons aux Bossons par le train de onze heures vingt. Après le repas de midi nous occupons notre après-midi par une promenade dans les environs. Certains descendent aux Chamonix vont au cinéma. Après souper les skis sont préparés ficelés et dûment étiquetés en vue du voyage de retour qu'ils accompliront entièrement par le train jusqu'à Montiers. Puis nous montons à Chamonix, c'est cette fois-ci la majorité de l'expédition qui va au cinéma où nous voyons "L'émigrante à l'Enchaîne" et à la fin est à remarquer une grosse animation des commentes de la descente des grands Montets discutent et s'interpellent devant le cinéma. On peut voir Thiollère, Régis Charlet, James Guttet, Jean Blanc, Alard et... d'autres. Reentrée à pieds aux Bossons. Le coucher s'effectue dans l'obscurité la plus noire, aussi chacun dort-il bienlot.

Lundi 18 mai 1942. Le train partant à cinq heures cinquante-cinq nous oblige à un réveil plus matinal que les jours précédents. Bientôt arrivés aux Houches nous descendons par la route nationale. Nous nous sentons extrêmement légers, les skis ayant continués par le train. Après le pont et le viaduc St Marie nous prenons la route du téléphérique de





Bellevue - les-Houches. Nous nous arrêtons un quart d'heure pour
casser la croûte. Nous absorbons un délicieux sandwich
au pain une tranche de pain entre deux tranches de pain
Un sentier nous conduit au village de Vandagne, puis nous
remontons la piste de ski de Belletine - les-Houches en
passant par le mur des Epines, si connu. Enfin nous ar-
rivons au col de Toga, où se dresse un chalet habité rappelle
les touristes des temps jadis.

Halte !... C'est un ordre. Le Chef Paradi inspecte les
sacs un vol ayant été commis aux Bossons. Le corps de
délit, une chemise en l'occurrence n'étant pas retrouvée
les sacs sont rebondis. La descente sur les Contamines
est entreprise. Nous traversons Bionnassay, plus
loin, nous apercevons St-Nicolas-de-Veron sur l'autre
versant de la vallée. Une demi-heure de marche
sur la route nationale et c'est les Contamines, où
nous attend un repas ne cédant en rien aux précédents
en cette petite ville. Des saufs au prix dérisoire de
un franc, vingt sous, sont absorbés en masse.
d'après-midi, repos et sommeil. Le coucher suivra
de près le repas du soir.

Mardi 19 mai 1942. Dès cinq heures nous nous levons. Les
sacs sont faits et apportés au lieu où nous prenons les repas
Après un café au lait accompagné de chocolat et de Jatte
nous partons par la route dans la direction du Col du
Bonhomme. Montée agréable, temps frais. La vue
est très belle. On aperçoit de nombreux travaux ayant
un étroit rapport avec l'électricité : conduites forcées,
pylônes, sagolets, transformateurs etc.... Nous retrouvons
la neige et la montée devient plus pénible car nous



enfonçons . Le soleil commence à "taper" dur . Après une heure et demie de transpiration nous arrivons au Col du Boulhomme où se trouve le débouché de nombreuses vallées . Une traversée assez longue à gauche , toujours dans la neige nous amène au col de la Croix du Boulhomme où l'on peut voir un superbe Hotel - refuge . Hélas bien vite . La descente , entreprise aussitôt se poursuit dans la neige qui mouille terriblement les pieds . Par bonheur apparaissent des plaques d'herbe de plus en plus nombreuses et de plus en plus rapprochées . Nous arrivons à un groupe de chalets d'été . Le toit d'un d'entre eux de plein pied avec le sol constitue une excellente salle à manger , en partie du moins car l'autre se transforme illico , en buanderie : Il faut bien que puissent secher les chaouettes (à lire très vite et à haute voix) Nos pieds étendus tels d'anciens romains sur leurs tricliniums nous mangeons puis nous retournons béatement en vue de la riante . A deux heures , chaussés de sec et aussi dispos qu'il est possible de l'être après une heure et demie de repos au soleil nous repartons . Cette fois-ci il n'y a plus de neige la pente est assez raide . Nous passons non loin du village devent des "Chappieux" agrémenté d'une caserne bétes ! également inhabité . Nous approchons de Bourg St. Maurice . Quinze kilomètres restent à faire . La marche est pénible , car outre que la fatigue se fait sentir , la route constamment coupée d'avalanches , les pirots brisés emportés , ne sont pas faits pour la faciliter . Bourg St. Maurice est rejoint aux environs de 4 heures de l'après-midi Le Chef Cohendy retrouve de nombreux amis et connaissances . Nous logeons à la caserne du sixième dixième



bataillon alpin de forteresse. La caserne est déserte
est presque vide et n'abrite que quelques éclaireurs-
stieurs. Nous dinons dans le local du mess des officiers
avec notre ravitaillement « bien entendu, et c'est après
la rituelle visite de la localité le non moins rituel
coucher.

Mardi 20 mai 1942. Nous approchons de la fin du raid
Le train de cinq heures nous emmène à toute vapeur
vers Mentiers où nous arrivons à moins d'une heure
plus tard. Les skis sont trouvés à la gare, débarqués
puis laissés dans la remorque de l'électrobus. En attendant
le départ de ce dernier nous allons prendre un café que
nous accompagnerons de pain et chocolat. Puis l'électro-
bus nous emmène. De Brides c'est la charriquette et
traditionnelle montée par la courroie qui rarement nous
paraît aussi longue. Accueillis par le Chef de Centre de
notre arrivée nous passons à la cuisine où nous nous
restaurons fort bien..... et nous allons retrouver nos
équipes respectives où nous attendent nos camarades.
Bientôt, nous rendons le matériel "touché" pour la circon-
stance et c'est la vie habituelle qui reprend, après cette
semaine passée dans le silence, la grandeur, l'apanage de
la montagne, semaine qui verra longtemps parmi les
plus précieuses de nos souvenirs.



Terminé le 10 juin 1942.

Jachendat